

Éric Raffin

« Cette saison, j'ai de la chance, il ne m'est rien arrivé »

Alors que débute la saison des grandes courses de l'hiver, l'un des meilleurs drivers français raconte le monde méconnu du trot. Où l'homme et le cheval courent ensemble et le plus rapidement possible vers la victoire. Pas sans risques.

RÉMY FÈRE

Sous un soleil bas et automnal, Éric Raffin arrive de Mayenne pour disputer une réunion à Vincennes. Au menu du jour, sept courses de trot. Le driver qui a commencé la carrière par le trot monté – le jockey est sur le cheval – est désormais l'une des stars françaises du trot attelé – là, le driver est assis sur un sulky. Cette saison, en cumulant les deux disciplines, il compte déjà près de 200 victoires au compteur. Il raconte le sel de son sport en pointillé parce qu'il doit en même temps composer avec l'arrivée des médecins et un contrôle antidopage inopiné. Cela ne l'inquiète guère. Une fois l'entretien terminé, il enfilerait son gilet de protection, sa combinaison, son casque et partirait rapidement s'échauffer avant sa première course.

« On entend souvent le mot "pilote" quand on parle de courses de trot attelé, pourquoi ?

C'est difficile à dire. Sans doute est-ce simplement parce que nous sommes posés sur des roues... Et parce qu'il faut être habile, le trafic est parfois dense sur la piste. Ce n'est pas comme sur une route nationale, mais il faut imaginer ce qui nous entoure : le cheval de devant qui fatigue et qui ralentit, sur les côtés des concurrents qui te cernent de toutes parts... Je n'en ai jamais parlé avec de vrais pilotes de course automobile, mais j'en ai discuté avec des coureurs cyclistes, on avait trouvé qu'il y avait des choses en commun entre eux et nous, une forme de finesse peut-être.

Outre la finesse, quelles seraient les qualités d'un bon pilote : l'adresse, la capacité de réaction...

Il faut surtout être bien dans sa tête, concentré, parce qu'une grande partie de la course dépend de notre capacité à lire ce qui s'y passe. Quand vous roulez à 53 ou 54 km/h, non seulement c'est très impressionnant, mais il faut savoir prendre les bonnes décisions très vite, surveiller comment ça démarre devant, qui est aux avant-postes, quels sont les dos à prendre (*les chevaux à suivre*), s'il vaut mieux rester derrière Untel ou Untel. Et puis, si les autres concurrents tu les crois quasiment tous les jours et tu connais donc leurs points forts et leurs points faibles, en revanche, avec un cheval que parfois même tu drives pour la première fois, ce n'est jamais aussi évident.



Jean-Philippe Martini/Scoopdog/Icon sport

En trot monté ou en trot assis, Éric Raffin maîtrise toutes les techniques de course à la perfection.

Comment fait-on ?

Il faut d'abord regarder les courses, lire les papiers pour voir comment ont couru les chevaux que tu dois driver. S'il n'est pas jeune, il est facile de presque tout connaître des performances d'un trotteur. Alors qu'un cheval qui débute, tu ne peux le juger qu'en compétition.

Vous avez néanmoins un moment pour faire connaissance ?

Dans le box d'abord, avant chaque course, si on a le temps. Et puis, il y a ce qu'on appelle le hit, une courte période d'échauffement où tu peux commencer à tisser une forme de lien avec le cheval.

Est-ce suffisant ?

Je ne sais pas, mais ce qui est assez frappant, c'est qu'il y a des chevaux auxquels tu t'attaches, presque comme avec une femme. Et ceux avec lesquels il va y avoir une forme d'incompatibilité d'humour. C'est rare, mais cela a dû m'arriver quatre ou cinq fois dans ma carrière. Dans ce cas-là, je laisse tomber. Les chevaux, finalement, sont un peu comme des êtres humains : il y a les anxieux, les travailleurs, ceux qui n'en ont rien à foutre. Alors, tu profites de ce moment-là pour deviner leur caractère, leur parler, les rassurer parfois.

« Avec le sulky il faut viser juste, parce qu'il n'y a pas beaucoup de place pour passer alors que quand tu montes, c'est plus simple. Tu es en osmose avec ton cheval, tu fais corps avec lui »

Il suffit aussi parfois de croiser leur regard...

Oui et non, le regard n'est pas la chose primordiale. Certains ont l'œil vif, d'autres ont l'air plus terne, c'est tout. Le plus important, c'est surtout son comportement général. Tu as celui qui est tout mouillé dans son box avant l'épreuve parce qu'il transpire, celui qui tremble même avant de partir. Mais ça ne veut rien dire : sur la piste, le comportement change.

Vous avez un exemple ?

J'ai drivé *Bold Eagle*, vainqueur des deux dernières éditions du Prix d'Amérique. Un cheval de grande classe mais qui ne montre rien avant la course. Ce qui est compliqué parce que quand tu drives un champion comme ça, tu as une certaine pression : ton seul devoir, c'est de gagner. À l'échauffement, il ne m'avait pas rassuré. Franck Nivard, son driver habituel, m'avait juste dit : « *Fais-lui confiance.* » Il avait raison, car une fois en course, ce n'était plus du tout le même. Dans ces moments-là, tu te rends compte qu'il est différent des autres. Le fait d'être un crack ne signifie pas moins de boulot à faire pour le driver, ça ne s'explique pas non plus, c'est comme ça. *Bold Eagle*, je l'ai drivé à deux reprises et nous avons gagné, une fois à Vincennes et une fois aux Sables-d'Olonne.

Il y a les chevaux stars et les drivers de légende. Chez vous, qui serait le référent ?

Le modèle, c'est Jean-Michel Bazire, c'est le patron, le Zidane des courses, 18 Sulkys d'Or (*), le 19^e en ligne de mire. Il est incontournable, excellent dans la drive, bien sûr, mais surtout il a le sens du cheval, et l'expérience...

Mais vous aussi, non ?

Ce n'est pas pareil. Lui, il est toujours impressionnant quand il est avec un bon cheval mais ça, on peut tous l'être. Là où il est très fort, c'est qu'il sait aussi tirer le maximum d'un mauvais...

Comment devient-on un bon pilote ou comment sent-on qu'on peut le devenir ?

Il n'y a pas de secret, j'ai toujours été bercé là-dedans, je suis issu du milieu, j'ai juste dû attendre d'avoir l'âge légal, seize ans, pour commencer à courir. Je suis né le 24 novembre 1991 ; ma première course, je l'ai disputée le 26 novembre 1997. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était à Chartres, en trot monté, je termine à la sixième place. C'était superbe, et une fois la ligne d'arrivée franchie, la seule chose que je pouvais dire, c'était : « *Mais c'est déjà fini ?* ». Je ne m'étais rendu compte de rien, si ce n'est que j'étais heureux. S'habiller, mettre ce qu'on appelle entre nous le déguisement, monter sur le cheval, cela avait suffi à mon bonheur... Quelques jours plus tard, je gagnais ma première course à Vincennes. Dix mois plus tard, je courais en attelé.

Ya-t-il une différence entre les deux façons de trotter, le monté et l'attelé ?

Disons qu'avec le sulky il faut viser juste, parce qu'il n'y a pas beaucoup de place pour passer, alors que quand tu montes c'est plus simple. Tu es en osmose avec ton cheval, tu fais corps avec lui, c'est jouissif, sans que je puisse vraiment expliquer pourquoi. C'est une histoire de ressenti personnel. Sur le sulky, tu es plus loin de la bouche du cheval, tu ne fais pas corps avec l'animal, tu es derrière ses fesses au lieu d'être dessus...

Comment le dirige-t-on alors ?

On a des barres sous le sulky pour donner des indications au cheval, cela appuie sur ses flancs et

194

Son nombre de victoires en 2017 sur 1 514 courses courues.

Globalement, à son palmarès figurent notamment trois Prix de Cornulier, obtenus avec « Joyau d'Amour » en 2003, puis avec « Roxane Griff », avec laquelle il a réalisé le doublé en 2014 et 2015. Il a également remporté les Prix du Président de la République 2008 (« Quita d'Éronville ») et 2014 (« Atlessima »), le Prix de Paris 2012 (« Roxane Griff ») et le Critérium des Jeunes 2014 (« Billie de Montfort »).

Le Prix d'Amérique en ligne de mire

Point final de la saison de trot, le Prix d'Amérique se déroulera le 28 janvier 2018. Considéré comme le Championnat du monde du trot attelé, il mettra un terme à la deuxième édition des Epiq Series et récompensera le driver qui aura obtenu le plus de points au cours des sept épreuves de ce circuit new-look, créé l'an dernier pour donner du lustre aux plus grandes courses françaises. Tout commencera dimanche à Vincennes avec le Grand Prix de Bretagne, tout se terminera donc un peu plus de deux mois plus tard, toujours à Vincennes avec la plus grande course de trot attelé de la planète. Qui succédera alors à Franck Nivard, vainqueur l'an passé avec *Bold Eagle* ?

Le Prix d'Amérique, Éric Raffin connaît bien. Même s'il ne l'a jamais gagné, il y a cumulé les places d'honneur : deuxième en 2012, mais aussi troisième, quatrième et cinquième lors de quelques autres éditions. « *Ces résultats représentent beaucoup pour moi, parce que je n'ai jamais eu à driver une première chance, c'est-à-dire un cheval classé parmi les favoris. Alors, oui, toutes les places jusqu'à la cinquième sont bonnes.* » Bonnes certes, mais il aimerait faire encore mieux, tout simplement « *parce que c'est juste la course que tout le monde rêve de gagner...* ». **R. F.**



Éric Raffin, un des meilleurs drivers français, participera dimanche prochain au Grand Prix de Bretagne à Vincennes, première épreuve du circuit des EpiqE Series, avec « Valko Jenilat ».

► cela permet de le diriger. Certains sont extrêmement sensibles de la bouche. Alors tu leur transmets tes ordres avec ces barres plutôt qu'avec le mors. C'est plus doux et c'est une façon de faire qui, par certains côtés, peut un peu faire penser au vol en planeur. J'en ai fait une fois, et j'ai vite compris qu'il fallait être extrêmement doux en termes de pilotage. Avec un cheval, ce n'est évidemment pas tout à fait la même chose, mais d'une certaine manière on s'en rapproche.

“Aujourd’hui, il n’y a plus de saison, car tu peux courir tous les jours, tous les jours de ta vie même, si tu veux”

Certains pilotes ont pourtant la réputation d’être durs, non ?

Oui, ils drivent avec le mors de manière parfois un peu plus violente. Moi, j’essaie d’être doux. Et je pense l’être... Ce qui n’est pas plus mal car aujourd’hui nous drivons de plus en plus de chevaux qui ont des gènes américains. Or ces chevaux sont différents des nôtres, ils sont plus rapides, quand les trotteurs d’origine française seraient plus endurants ou plus durs au mal. Et même si aujourd’hui il y a une sorte de mélange, cela donne des chevaux plutôt à calmer qu’à cravacher.

On ne vit jamais une course de l’intérieur, mais que s’y passe-t-il ?

Ça gueule un peu, chacun essaie de bien se placer. Il y en a même qui tentent de vous sortir. Il y a des techniques qu’on connaît tous. En mettant une roue du sulky dans celui qui vous précède pour forcer le cheval à dévier sa course et à partir vers l’extérieur, par exemple. Mais c’est très surveillé, il y a des

commissaires partout, la tour de contrôle, les caméras. Et si tu te fais prendre, tu es mis à pied pour quelques jours.

Il peut y avoir des accidents aussi ?

Oui, assez régulièrement. Cette saison, j’ai de la chance, il ne m’est rien arrivé. Enfin si, en juillet à Pornichet, une rêne a cassé alors que j’étais en plein milieu de la meute. Je ne pouvais pas me dégager, je ne pouvais plus aller sur la gauche, comme si je n’avais plus de guidon pour me diriger. Et comme je ne maîtrisais plus le cheval qui s’était mis au galop, je n’avais qu’une solution pour m’en sortir : j’ai sauté... C’est la première fois que cela m’arrivait en course.

On évoque souvent les différences de revêtement entre les hippodromes. Le terrain modifie-t-il les choses en fonction de sa composition ?

En France comme ailleurs, il y a différents types de revêtement, de l’herbe, du sable orange, de la pouzzolane (une sorte de maillage minéral issu du basalte) et puis surtout le mâchefer (un résidu de combustion du charbon) de Vincennes... C’est le plus salissant, sans doute pas terrible pour la peau et les poumons, mais en même temps il permet de courir par tous les temps et dans toutes les conditions. Tu finis un peu la tête maculée s’il a plu, mais le terrain est d’une telle souplesse que même un cheval souffreteux aura l’impression d’aller bien. Il va se sentir plus à l’aise, se transformer, s’allonger plus qu’ailleurs. Le terrain est tellement peu abrasif que les chevaux peuvent même trotter déferlés...

Avez-vous des conditions préférées ?

La pluie ne me dérange pas, mais c’est sûr que quand il fait doux, c’est toujours plus agréable, le pire en tout cas, c’est la neige. Il fait

forcément froid, les flocons collent aux lunettes, je n’aime vraiment pas.

On court même quand il neige ?

Bien sûr. Depuis que je suis dans le métier, en meeting d’hiver, et c’était à Vincennes, je n’ai connu qu’une seule réunion annulée. Faut dire que c’était une tempête de neige assez forte...

C’est fatigant une réunion quand on court plusieurs fois dans la même journée ?

Non, pas vraiment, si tu arrives reposé ça va... Même quand tu fais sept courses dans la même réunion, en alternant monté et attelé. Et même si le monté est plus physique que l’attelé. C’est plutôt nerveusement que ça use... Il y a pas mal de décharges d’adrénaline dans nos courses.

Les journées sont longues, mais la saison aussi, non ?

En vingt ans, j’ai vu les choses changer. Aujourd’hui, il n’y a plus de saison car tu peux courir tous les jours, tous les jours de ta vie même, si tu veux. Alors que quand j’ai débuté il y avait beaucoup moins de réunions.

Alors comment s’entraîne-t-on physiquement pour durer ?

Je fais un peu de course à pied, du vélo. Mais pas de musculation. Le muscle, c’est lourd, et quand on fait du cheval, ce n’est jamais bon. Je ne veux surtout pas dépasser mon poids de forme, qui se situe entre 61 et 62 kg... » **E**

(*) Attribué par la Société d’encouragement à l’élevage du cheval français. Tous les ans, il distingue le driver ayant remporté le plus de courses de trot attelé dans l’année en France. L’équivalent pour les courses de trot monté est l’Étrier d’Or.

EN BREF

35 ans

■ **1997** : il remporte à seize ans sa première victoire à Vincennes, avec *Déesse du Plessis*.

■ **2006** : meilleur jockey de trot monté de l’année, il gagne son premier Étrier d’or. Il terminera premier également en 2007, en 2011, 2015 et 2016.

■ **2012** : il obtient la deuxième place lors du Prix d’Amérique, avec *Roxane Griff*, jument brillante aussi bien en monté qu’en attelé, qui deviendra la plus riche de l’histoire des courses françaises, avec plus de 3 millions d’euros de gains.